

CH^{LES} LETORS DE CRÉCY.



Si, dans notre pays, on a pu parler de décadence, certes, ce mot ne peut s'adresser aux vertus militaires. Jamais armée ne fut plus admirable que celle de Crimée; la France est grande sur cette terre étrangère arrosée de son sang le plus généreux.

Au milieu de cette armée de héros, qu'il était difficile de se faire remarquer ! Dans son rapport du 27 mars 1855, le général en chef a signalé un de nos compatriotes, M. de Crécy, comme s'étant *hautement distingué* dans le glorieux combat du 22 mars. Pour qu'on en parle en ces termes, M. de Crécy était-il un officier d'un haut grade ? Non ; c'était un simple capitaine adjudant-major. Quel était donc cet homme qui, presque perdu dans la foule, avait mérité cette haute distinction du général en chef ? Je vais essayer de le faire connaître.

Louis-Charles Lètors de Crécy, né en 1817 à Avallon, dans cette Bourgogne qui, lors de nos grandes guerres, a donné à nos armées tant d'hommes de cœur, de généraux illustres, avait une passion pour la carrière militaire ; il entra à l'école de St-Cyr en 1837.

Sous-lieutenant au vingt-cinquième de ligne en 1839, puis lieutenant et capitaine adjudant-major au 72^{me} en 1844 et 1849, il se fit remarquer par l'amour de tous les devoirs de son état, son zèle intelligent et son goût pour

l'étude (1). Plusieurs mémoires sur différents sujets militaires lui valurent des encouragements du ministre de la guerre et une mention honorable. Son mémoire notamment sur le recrutement de l'armée développe presque toutes les idées qui ont été mises en pratique par la loi votée en 1854.

Mais Charles de Crécy était impatient de gloire, et son régiment, en garnison dans l'intérieur, n'avait pas d'occasion de se distinguer ; quoique marié selon son cœur et heureux de l'être, il demanda à passer en Afrique et entra comme capitaine adjudant-major, en février 1852, dans le 3^e régiment de zouaves.

Il prit part presque immédiatement à une expédition faite dans l'est vers les frontières de Tunis, et en 1853 il fit la campagne des Babords, dans la Kabylie aux montagnes abruptes, aux aspects pittoresques et grandioses, habitée par une race laborieuse et brave, qui aime avec passion son indépendance et se vantait de n'avoir jamais été conquise, pas même par les Romains, maîtres du monde.

Dans cette campagne, où le climat, les chaleurs excessives, les fatigues étaient plus à craindre que les balles ennemies, Charles de Crécy fit son devoir et fut cité par son chef de bataillon pour sa conduite dans les combats des 8 et 9 juin, lorsque les Kabyles attaquèrent le camp français. Il n'eut qu'un regret, c'est de n'avoir pas eu assez d'occasions de se distinguer. Il allait avoir bientôt un champ de bataille plus digne de son courage.

Après trente-neuf ans de paix européenne à peine troublée par des guerres, glorieuses sans doute, mais qui n'étaient rien, pour ainsi dire, en comparaison des luttes gigantesques de la révolution et de l'empire, un orage s'était formé en Orient : la guerre avec la Russie était

(1) Pendant six années, il fut chargé de l'instruction du tir dans son régiment, ce qui lui mérita souvent les éloges de ses chefs.

proche et le grand duel de 1842 entre les deux grandes nations allait recommencer.

Les zouaves reçurent avec joie l'ordre de s'embarquer pour l'Orient.

Après avoir vu et examiné en homme et en militaire instruit Malte, cette île aux grands souvenirs, cette citadelle immense qui, au commencement de ce siècle, fut la cause d'une guerre acharnée avec les Anglais, si heureux aujourd'hui d'être nos alliés ; après avoir côtoyé ces îles et presqu'îles de la Grèce, si petites sur la carte, mais si grandes dans l'histoire, Charles de Crécy arriva à Gallipoli et traversa une partie considérable de la Turquie d'Europe pour se rendre à Varna.

Crécy n'était pas de ces gens qui parcourent un pays sans le voir, qui regardent sans penser : il examinait, il jouait ; chaque soir, malgré les fatigues, les préoccupations et les dangers, il mettait par écrit ses observations et ses pensées : son journal tenu jusque sous le canon de l'ennemi, jusqu'au jour où une balle ennemie a brisé sa plume, présente un vif intérêt et annonce un homme de réflexion et d'avenir.

Cet Orient dont l'imagination s'est plus si souvent à créer de brillants tableaux, se présenta à ses yeux dans sa triste réalité chassant bien des illusions.

Je ne puis résister au désir de citer quelques passages de ce journal.

A peine débarqué en Turquie, il écrit :

« La population de ce pays est laide, la dégradation est stéréotypée sur leurs figures ; il y a loin de ce type à celui des Maures et des Arabes..... »

Après avoir décrit la demeure délabrée du pacha d'Andrinople, il ajoute : « Le luxe oriental, ces beaux palais avec leurs jardins délicieux n'existent plus que dans les Mille et une Nuits..... »

« La dernière petite ville du midi de la France, et Dieu sait s'il y en a de laides, est un oasis à côté de toutes ces villes turques. La maison de campagne d'un petit rentier est plus confortable que les palais des mudirs et autres autorités turques.

« Il y a un monument remarquable par sa capacité et qui est placé en dehors de la ville (Andrinople), c'est une caserne, qui pourrait contenir, dit-on, dix mille hommes de troupes. Le rez de-chaussée est destiné aux écuries de la cavalerie turque. Quelle cavalerie ! Les chevaux que j'y ai trouvés étaient dans un état de maigreur, de saleté, qui fait de la peine. Les cavaliers étaient comme leurs chevaux.....

« J'ai rencontré aujourd'hui dans une rue une patrouille commandée par un officier, du moins je l'ai considéré comme tel ; il avait un ceinturon doré, un pantalon blanc qui avait été blanc, des souliers qui avaient été neufs et jamais cirés ; quant aux soldats, ils ressemblaient aux gamins de Paris déguenillés qui s'affublent quel quefois d'une veste, défroque d'un soldat. »

Charles de Crécy savait peindre ce qu'il voyait, mais il savait aussi le juger de haut, et les événements confirmeront chaque jour la justesse de ses idées sur la Turquie. « Quelle pitié ! ajoute-t-il, ce peuple barbare veut, dans quelques-unes de ses institutions, singer les peuples civilisés au milieu desquels il se trouve ; il ne s'aperçoit pas qu'il n'est que ridicule et qu'il faudrait avant tout changer sa morale, sa religion, base de toutes les institutions..... »

Charles de Crécy était à Andrinople le jour de la Fête-Dieu qui fut célébrée, au milieu de l'armée française, avec une grande pompe ; les musulmans surpris l'appelaient la fête des fleurs. « Cette cérémonie, dit-il, a été extrêmement imposante, et le recueillement le plus com-

plet a été observé. Beaucoup de Grecs y ont assisté. Il était véritablement beau et curieux de voir notre sainte religion, entourée de tout son éclat, régner en souveraine là où le fanatisme, le despotisme stupide, l'immoralité forment la base d'un gouvernement qui semble une si grande tache au milieu des peuples civilisés. »

On était dans le temps du Rhamadan, cette grande époque de pénitence et de jeûne des musulmans. Dans la soirée, Charles de Crécy et deux officiers supérieurs parcoururent Andrinople après le coucher du soleil, lorsque cette grande ville, sombre et déserte pendant le jour, se remplissait d'une multitude qui voulait se dédommager de son jeûne en courant de tous côtés aux plaisirs. « En sortant de la grande mosquée resplendissante d'illuminations, ajoute Charles de Crécy, nous sommes entrés dans un coadjes où on montre des ombres chinoises.... je vis dans un coin de l'établissement une toile sur laquelle se dessinaient des marionnettes représentant toutes les obscénités les plus dégoûtantes ; les explications du montreur turc ne devaient pas le céder aux faits des marionnettes. Pour comble d'immoralité, il y avait plus de soixante enfants qui assistaient à cette représentation ; si ce sont les écoles où on forme l'enfance chez ce peuple, il n'y a rien de bien étonnant qu'il soit si dégradé : nous sommes sortis indignés. »

Dans le même lieu, dans le même jour, les grandes fêtes de la religion du spiritualisme et de la pureté, et de la religion des sens, d'un côté la civilisation, de l'autre la barbarie.

« En examinant, disait Charles de Crécy, les choses dans tous leurs détails et avec soin, il n'est pas difficile de s'apercevoir que le peuple turc est en décadence et que son existence n'est plus qu'un problème »

Après avoir souffert de chaleurs excessives, échappé

aux miasmes du choléra, près de la Dobrowska, à l'horrible incendie de Varna, Charles de Crécy apprit que l'armée des alliés allait s'embarquer pour la Crimée et attaquer la Russie sur son territoire. Il avait trop d'instruction et de bon sens pour se dissimuler la grandeur de la lutte qui allait commencer et les dangers qui attendaient les braves chargés de soutenir sur cette terre lointaine l'honneur du drapeau et de la France. Avant de s'embarquer, il écrivit, le 29 août, à des personnes bien chères à son cœur ces paroles qui le font connaître tout entier : « Je vais au combat avec confiance ; j'y ferai mon devoir et, confiant dans vos prières, si j'y succombe, ce sera avec l'espoir de nous retrouver un jour dans un monde meilleur. Dieu nous a tellement protégés jusqu'à présent qu'il permettra que nous nous revoyions dans celui-ci, j'ai bon espoir, mais n'en disons pas moins : Que sa volonté soit faite et que son saint nom soit béni ! »

Les zouaves s'embarquaient sur cette flotte, la plus belle, la plus nombreuse, la plus puissante qui eût encore traversé les mers et qui portait une armée de soixante mille braves, impatients d'échapper à l'ennui de l'inaction, et de faire de grandes choses ; la confiance était générale ; la Crimée, cette terre d'Europe, que par extraordinaire les Français n'avaient pas encore illustrée par leurs exploits, allait sans doute être délivrée des Russes par la puissance de nos armes ; le désastre de la retraite de Russie serait vengé.

L'armée russe, qui n'avait pu empêcher le débarquement, nous attendait sur un plateau dominant le vallon de l'Alma ; des coteaux abruptes se dressaient comme un mur entre nous et les Russes. Le 3^{me} zouaves reçoit l'ordre de marcher droit à l'ennemi ; il s'élançait et gravit en se cramponnant aux broussailles et aux rochers ; trois compagnies déployées en tirailleurs arrivent

les premières sur le plateau, puis le reste du bataillon, aux applaudissements des armées alliées et au grand étonnement des Russes, qui, regardant cette escalade comme impossible, n'avaient pas même envoyé de ce côté des éclaireurs.

Les zouaves sont reçus par une grêle de balles : une formidable artillerie se tourne contre eux. Un moment ils purent croire qu'ils seraient écrasés sous le nombre avant l'arrivée de notre artillerie sur le plateau, et s'apprêtèrent à vendre chèrement leur vie, mais l'armée surmonte aussi tous les obstacles, elle est sur le plateau ; après cinq heures de lutte la bataille était gagnée, les Russes fuyaient.

Le lendemain de cette bataille, le maréchal de Saint-Arnaud disait dans son ordre du jour : « *Les zouaves sont les premiers soldats du monde !* » Charles de Crécy était à cheval au milieu de ces trois compagnies de zouaves arrivées les premières sur le plateau. « Je suis le troisième officier, écrivait-il, qui ait paru sur la crête au milieu des balles de l'ennemi ; j'en suis fier et ce sera un souvenir dans ma vie, car cette bataille appartient à l'histoire.... »

« C'est ma première bataille ; on ne peut réellement s'en faire une idée qu'après y avoir assisté. Bombes, boulets, balles, sifflant et grondant au-dessus, à côté de nos têtes, tout cela vous enivre ; je ne sais à quoi cela tient. Jamais je n'ai eu plus mon sang-froid ; je n'étais occupé que d'une chose : c'était d'admirer la grandeur du spectacle. »

Il avait le cœur d'un soldat et la tête d'un officier ; l'épreuve était faite et complète.

Son colonel demanda pour lui la croix d'honneur ; il la reçut en effet au mois de novembre et en fut heureux. « Être décoré pour fait de guerre, cela a été le rêve de toute ma vie, » disait-il dans une de ses lettres.

Un mot fera comprendre la délicatesse de son âme : il demande que sa chère femme lui envoie dans une lettre une petite croix qu'il portera toujours, et il ajoute : « Si ma belle-mère (fille de M. de Montcla, chevalier de Saint-Louis) a encore du ruban de son père, j'aurais bien du plaisir à le porter ; tu sais que tout est sentiment pour moi et plus que jamais. »

L'armée cependant était arrivée sous les murs de Sébastopol. Le bruit qui avait couru dans toute l'Europe de la prise de cette grande place de guerre, de ce Toulon de la Russie, n'était qu'un mensonge ; on n'avait pas même tenté, au grand regret de Charles de Crécy (1),

(1) Voici ce qu'il écrivait, le 6 février 1855, à un de ses amis : « Tu me dis dans ta lettre qu'il y a des gens qui vont jusqu'à dire que si le maréchal (St-Arnaud) n'était pas mort, on fût entré dans Sébastopol à la suite des Russes. Je ne crois pas, comme toi, que cela est une grosse bêtise et je suis au contraire de l'avis de ces gens-là. En effet, si on avait quitté le 23 les hauteurs de l'Almá, et on ne pouvait guère quitter le champ de bataille avant, si on se fût avancé à marches forcées sur Sébastopol, on n'y trouvait aucune fortification de campagne faite, on profitait de la démoralisation bien démontrée de l'armée russe et on entrait dans la place en éprouvant très peu de résistance. Nous avons su par des prisonniers et des espions que la garnison et la population s'y attendaient parfaitement et avaient pris leur parti à ce sujet. Ainsi, le 28 ou le 29, je crois (*c'était le 27 d'après son journal*), nous sommes venus faire une reconnaissance devant la place, à 5,000 mètres environ. Eh bien ! aucune fortification en terre n'existait, on commençait à y travailler, puis nous les avons laissés faire très tranquillement, et c'est quand tous ces travaux ont été finis que nous avons ouvert le feu, et Dieu sait quelles sont les batteries qui nous ont fait tant de mal : ce sont justement celles dont je te parle, celles qui ont été placées après coup et non celles qui existaient dans la place. Notre feu, ouvert le 17 octobre à 7 heures 1/2, était éteint à 10 heures. La faute était commise. »

un coup de main dans le premier moment de trouble des Russes, alors qu'ils n'avaient fait encore aucun de ces travaux extérieurs dont la prise nous a coûté, depuis, tant de braves soldats; on entreprenait un siège régulier. Les jours, les nuits se passaient dans des travaux incessants et dangereux qu'activait l'espoir d'un triomphe.

On se préparait à un second bombardement et à un assaut, lorsque, le 5 novembre, de grand matin, on entend une forte canonnade du côté des Anglais; des Russes s'avancent aussi du côté du corps d'armée commandé par le général Bosquet, chargé de protéger les troupes du siège. Mais ce général habile comprit bientôt que c'était une fausse attaque, que le danger était du côté de nos alliés, et il fit partir des troupes au pas de course pour les secourir. Le 3^e zouaves arriva le premier et vit les débris des régiments anglais foudroyés par une artillerie et des troupes supérieures, résistant cependant avec une héroïque fermeté, mais sur le point d'être anéantis.

Laissons parler Charles de Crécy : « Quand mon bataillon est arrivé sur ce petit plateau d'Inkermann, il était temps. Nous avons fait trois charges successives à la haïonnette qui ont été magnifiques : tous les autres corps sont venus s'intercaler au milieu de nos zouaves. Il y avait du désordre, mais c'est ce désordre qui nous a servi. La dernière charge a été faite en poussant un hurra et nous avons culbuté les masses compactes des Russes dans un ravin : il y a eu alors une boucherie épouvantable. Je suis resté douze heures à cheval; jamais je n'entendrai siffler à mes oreilles une telle grêle de balles, ni gronder tant de boulets, de bombes, d'obus. Je m'en suis tiré miraculeusement : mes vêtements, caban et tunique, sont littéralement criblés, mon cheval deux coups de feu et moi rien. »

Mais au milieu de la joie du triomphe, il éprouva une

grande douleur. Il avait dans son bataillon un ami de cœur : « Mon pauvre ami, dit-il, n'a pas été aussi heureux que moi, je n'ose prononcer son nom. Ce pauvre de Labarre a été tué au champ d'honneur en tête de sa compagnie ; son cadavre a été un instant au pouvoir des Russes, mais nos braves zouaves leur ont bientôt repris leur capitaine. Quand j'ai appris cette mort, j'ai cru que le courage allait me manquer. Mon cœur s'est gonflé, mais un moment après, je n'avais plus que la pensée de venger mon ami. Dans ce moment, l'ordre est donné de charger à la baïonnette ; j'enfonçai mes éperons dans le ventre de mon cheval et me mis en tête en criant : A la baïonnette ! Dieu m'a protégé et mon pauvre camarade a été bien vengé. Je l'ai fait transporter à l'ambulance et ce matin j'ai fait couper une petite mèche de ses cheveux et de sa barbe pour son infortunée femme, j'ai pris aussi pour elle la petite médaille qu'il portait au cou. Remercions Dieu ensemble de la manière toute particulière dont il m'a protégé, d'avoir bien voulu éviter un pareil chagrin à ma chère femme. Mon pauvre ami de Labarre ! l'emplacement de sa tente, quand je passe près de là, m'arrache toujours des larmes. »

La bataille d'Inkermann était gagnée, l'armée anglaise, ou plutôt les armées alliées avaient échappé au désastre ; les zouaves avaient mérité encore une fois le glorieux titre que leur avait donné le maréchal de Saint-Arnaud.

M. Dubos, commandant du 3^e bataillon de zouaves, signala dans son rapport M. de Crécy, son adjudant-major, comme s'étant particulièrement distingué ; il demanda qu'il fût proposé pour le grade de chef de bataillon, et un colonel d'état-major adressa à ce dernier la lettre suivante : « Je puis maintenant vous dire d'une manière positive, mon cher de Crécy, que vous êtes proposé pour le grade de chef de bataillon. Il m'est impos-

sible de savoir le rang qui vous est assigné, mais l'essentiel est que vous soyez porté et le reste ne peut manquer de venir bientôt. Personne ne s'en réjouira plus que moi.

« Tout à vous de cœur :

JARRAS. »

Cette nomination n'arriva pas. Ce retard lui fit écrire à un ami ces lignes qui font connaître sa modestie et l'élevation de ses sentiments : « Après Inkermann, mon commandant, M. Dubos, qui voulait me témoigner sa satisfaction pour les petits services que je lui avais rendus dans ce combat dont il a été le héros, m'avait proposé pour chef de bataillon ; tout le monde croyait que j'étais nommé, puis, quelques jours après, il y a eu des revirements ; les coteries s'en sont mêlées, bref, on m'a remis à un peu plus tard, et j'attends encore. Heureusement que je suis un peu philosophe et que je prends parfaitement mon parti ; je jouis du prestige de la gloire, il est assez beau pour que l'on s'en contente sans aller le ternir par des basses intrigues. »

Il disait dans une autre lettre à un de ses cousins : « Tu as bien fait, mon cher ami, de ne pas encore me saluer du titre de commandant ; je crois que cet espoir est encore reculé. Je ne sais ce qui s'est passé, mais il y a eu des intrigues sous jeu. Après Inkermann on me promettait tout, sans même que je dise un mot. On m'annonçait presque officiellement ma nomination du quartier général. Mais, un mois après, des gens qui n'assistaient pas même à l'action sont portés avant moi, d'anciens amis de l'ancienne Afrique. Bref, je suis rejeté à plus tard. Que veux-tu ? c'est toujours la même chose, la même comédie ; le monde est ainsi fait, il ne faut pas avoir la prétention de le changer. Il y en a une partie, comme tu sais, qui se moque de l'autre ; beaucoup de gens prétendent qu'il vaut mieux être dans la première moitié ; je

n'en sais rien, car s'ils l'emportent, c'est souvent au détriment de leur honneur et au moyen de bien des intrigues et des bassesses... »

Des intrigues et des bassesses ! Charles de Crécy en était incapable. Il avait au plus haut degré le culte de l'honneur, le respect des traditions de famille. Il avait toujours présents à la pensée les hommes de bien qui lui avaient légué leurs exemples avec leur nom ; il était le résumé de tout ce que les siens avaient laissé de souvenirs de vertu, de délicatesse et d'honneur. Une bassesse, que dis-je, une de ces actions douteuses et habiles que tant de gens trouvent si simples, ne pouvait pas même lui venir à la pensée.

Malgré l'héroïque valeur des assiégeants, Sébastopol résistait toujours ; l'hiver est arrivé, il faut lutter contre le climat encore plus que contre les Russes, résister à des tempêtes horribles qui emportent les tentes, à des pluies torrentielles, à des neiges de près d'un mètre d'épaisseur, aux fatigues inouïes du service des tranchées, à un froid qui paralyse, gèle les membres, sans possibilité de les réchauffer : le bois manque. M. de Crécy prit sa part de ces glorieuses misères et sut les supporter avec une énergie qui avait plus de mérite peut-être que celle qu'il avait montrée aux batailles d'Alma et d'Inkermann.

L'armée française tout entière sut montrer alors des qualités qu'on était tenté de contester aux Français, une patience énergique et une persévérance indomptable. Elle éprouva de grandes pertes, mais moins que l'armée anglaise, dont l'administration, succombant sous les difficultés de sa tâche, perdait la tête et dont les soldats, accoutumés à ne manquer de rien et ne sachant pas, comme les Français, se tirer d'affaire et lutter contre les privations, mouraient de faim, de froid et de misère.

Il est vrai que l'armée française et son administration militaire avaient été accoutumées par les guerres d'Afrique à surmonter les difficultés d'un pays pauvre et d'un climat meurtrier, tandis que l'armée anglaise et son administration n'avaient rien appris de pareil dans les loisirs d'une longue paix.

Voici un passage du journal de Charles de Crécy, qui fera mieux comprendre que toutes les descriptions, ce que fut l'hiver passé par les armées alliées sous les murs de Sébastopol :

« 5 février. J'ai été déjeuner ce matin avec des officiers de l'artillerie anglaise, dont j'ai fait connaissance en revenant de Kamiesk.... Cette pauvre armée anglaise a bien souffert. M. Schaw, un des officiers en question me montrait deux lignes de hauteurs à trois cents mètres de leur camp ; c'était l'ancien régiment du 63^{me} Anglais ; le colonel, le major et sept hommes de ce régiment sont actuellement à Balaklava ; c'est tout ce qu'il en reste ; tous les hommes et officiers reposent endormis du sommeil éternel dans les tombes qui forment les deux lignes de hauteurs ; c'est à n'y pas croire, mais, j'ai vu ces deux lignes de tombeaux qui représentent le régiment en bataille. »

Enfin l'hiver finit et avec le printemps revint dans l'armée l'espoir d'un prochain succès. M. de Crécy était trop instruit pour ne pas comprendre les immenses difficultés qui restaient encore à vaincre, mais son courage ne faiblissait pas, il allait en donner des preuves.

Dans la nuit du 22 au 23 mars, Charles de Crécy était de tranchée avec son bataillon devant la tour Malakoff. Tout à coup ils sont attaqués par quinze bataillons russes. Nos braves zouaves les repoussent avec la plus grande énergie ; mais les Russes, si supérieurs en nombre, reviennent à la charge une seconde, puis une troi-

sième fois et ne cèdent enfin qu'à une valeur surhumaine. Mais que de pertes !.... Le brave de Crécy avait disparu ; on l'avait vu, selon l'expression de l'un de ses camarades, le capitaine Dubois, combattre avec un sang-froid et un courage qui avaient fait l'admiration de tous, et recevoir plusieurs blessures. Était-il mort ? était-il prisonnier ?....

Un armistice eut lieu le surlendemain pour enterrer les morts et relever les blessés ; on demanda aux Russes des nouvelles de Charles de Crécy ; un officier s'empressa de répondre : « L'officier dont vous parlez est à Sébastopol, soigné par deux religieuses russes. On l'a amputé d'un bras ; il a une blessure à la tête et une autre à la cuisse ; il a pu faire écrire à sa famille, qu'il paraît aimer tendrement, pour la rassurer, c'est un brave... longtemps nous avons lutté corps à corps et nous n'avons pu l'élever que lorsqu'il est tombé épuisé, les forces manquaient à son courage. Il a en moi un ami pour toujours, je me fais un devoir de veiller aux soins qu'on lui donne et à tout ce qui le concerne. »

N'est-ce pas que les camarades de Charles de Crécy auront pu, sans manquer au patriotisme, serrer la main de cet officier russe dont le langage et les sentiments étaient si français.

Notre pauvre blessé, couché sur son lit de douleurs dans une ville ennemie, ne put savoir ce que son colonel, M. de Saint Pol, écrivait le 25 mars à madame de Crécy : « S'il doit être, madame, un soulagement à votre trop légitime douleur, c'est de penser que votre mari a soutenu noblement l'honneur du drapeau et qu'il a pour lui l'estime de tous, dans le régiment que j'ai l'honneur de commander. » Il ne put pas lire l'ordre du jour du général en chef du 26 mars, récompense de son courage : « La nuit du 22 mars a été glorieuse pour les troupes du

deuxième corps. Une colonne ennemie de plus de dix mille hommes a multiplié pendant trois heures, autour de nos travaux de droite, des efforts qui sont restés impuissants devant l'énergique solidité de cinq bataillons. Le troisième régiment de zouaves a dépassé, dans ce combat opiniâtre, tout ce qu'on pouvait attendre de sa belle réputation qu'avait déjà grandie le combat de la veille... Le capitaine de Crécy, des zouaves, et le capitaine Montois, du 86^e régiment de ligne, se sont hautement distingués.... »

Ce pauvre de Crécy avait fait écrire par un officier français, prisonnier comme lui, des lettres à sa mère, à un ami pour préparer sa femme au coup qui les frappait. Dans ces lettres qu'il avait eu le courage de signer de la main gauche, il cherchait à rassurer sur son sort, à dissimuler la gravité de ses blessures ; il parlait de guérison et de l'espoir que sa femme pourrait le rejoindre à St-Pétersbourg. Il semblait plus occupé de la douleur qu'il allait causer à ceux qui l'aimaient que de ses souffrances, horribles cependant.

Lorsqu'elles personnes qui lui étaient si chères reçurent ces tristes nouvelles, leur cœur fut brisé, mais à l'instant elles cherchent avec ardeur les moyens de faire recommander en Russie le pauvre blessé.

Au milieu de cette guerre si acharnée, où les hommes s'entredétruisent avec tant d'art et tant de rage, on pouvait espérer de voir la pitié, la commisération des femmes dont le cœur ne doit pas être fermé par les haines nationales ou politiques, chercher à diminuer et adoucir tant de maux.

La femme de l'un de nos plus illustres généraux, qui avait connu et apprécié la famille de M. de Crécy, avait déjà d'elle-même, avant d'en être priée, écrit à des amies en Russie qui purent le recommander au prince

Bazile Dolgorouki, ministre de la guerre. D'autres généreuses femmes purent s'adresser à la grande-duchesse Hélène de Russie, dont le cœur s'émut de pitié. L'impératrice elle-même s'intéressa au pauvre prisonnier : elle le recommanda vivement à Sébastopol.

Dans le cruel malheur qui les frappait, les personnes liées à M. de Crécy par les liens du sang et du cœur purent espérer qu'au moins il serait secouru, protégé dans sa captivité, qu'elles pourraient le revoir ; mais elles reçurent bientôt la lettre suivante (2 mai) du prince Dolgorouki, écrite de sa main et adressée à une de ses parentes, noble femme dont le cœur généreux avait compris et voulu adoucir leur douleur :

« Mon beau-père vous communiquera, ma chère Marie, tout ce que j'ai pu recueillir jusqu'à présent sur le brave de Crécy. Cet intrépide officier méritait un sort plus heureux. Dieu en a décidé autrement. Que ses parents et ses amis prient pour son âme !... Veuillez exprimer à Madame de Crécy que je prends une part des plus sincères à sa douleur et que je tâcherai de me procurer de plus amples détails sur les derniers moments de son mari. »

L'impératrice de Russie écrivit elle-même qu'elle avait appris à son grand regret la mort de M. de Crécy, après six jours de souffrances supportées avec une patience et une résignation admirables ; qu'elle avait donné l'ordre de réunir tous les renseignements sur M. de Crécy et de les adresser à sa famille, regrettant de ne pouvoir rien faire pour elle, mais voulant du moins lui donner cette dernière consolation. Elle ajoutait qu'elle plaignait du fond du cœur sa femme et sa mère.

Ces renseignements, demandés par cette auguste princesse qui paraît aussi grande par le cœur que par le rang,

sont contenus dans la lettre suivante de la supérieure des sœurs de charité à Sébastopol :

« Nous avons eu ici, parmi les officiers français, un officier capitaine de Crécy. Il avait d'affreuses blessures : ses jambes étaient fracassées et on lui a fait l'amputation au bras ; de plus, il avait un coup de baïonnette dans la poitrine ; sa tête était pourfendue de coups de sabre, de plus il était abîmé de coups de crösse. Il a vécu six jours et il y a de quoi être étonné de la force avec laquelle il a lutté contre la mort. Il était d'une complexion extrêmement forte et saine. Il a été mis dans une chambre à part et confié aux soins de la mère Séraphine. Toutes les prescriptions des médecins furent exécutées et jusqu'à ce que ceux-ci eurent déclaré qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre.

« Un dernier matin je suis venu le voir une heure avant sa mort. Il étendit sa main vers moi, me demanda des nouvelles de ma santé et fit la remarque que j'étais pâle. C'est à peine si j'eus la force de répondre et je m'éloignai. On l'a enterré aujourd'hui. Notre prêtre russe a dit les prières des morts, on l'a mis dans un cercueil noir, et deux de nos sœurs, ainsi que la mère Séraphine, l'ont accompagné au cimetière (1).

« A la vue de ce cercueil dénué de parents et d'amis, mon âme était pénétrée d'un sentiment douloureux, et alors je me suis souvenue des lettres qu'il avait dictées à un officier français pour sa femme, sa mère et sa sœur. Des larmes involontaires coulèrent de mes yeux, je restai

(1) M. Lacaze, sous-lieutenant au 2^e zouaves, prisonnier à Sébastopol et qui a écrit, le 6 février 1856, à la veuve de Charles de Crécy une lettre touchante sur ses derniers jours et ses souffrances, dit que les honneurs militaires lui ont été rendus avec toute la pompe possible... Dans sa terrible position, M. de Crécy s'était attiré l'estime et l'affection de toutes les personnes qui l'approchaient. »

jusqu'à ce que la fosse fût remplie. J'ai envoyé sa croix de la Légion d'honneur. »

C'était cette petite croix que, sur sa demande, il avait reçue de sa chère femme et qu'il devait porter toujours. Dans une autre lettre de la mère Séraphine j'ai lu avec émotion : « Otant, au moment où on allait lui amputer le bras, sa décoration de la Légion d'honneur il dit à la sœur qui se trouvait à ses côtés. « Tenez, ma sœur, voilà ma décoration; j'y tiens plus qu'à ma vie, et vous aussi ayez-en bien soin. Si je meurs, ajouta-t-il, ne faites pas tout d'abord savoir ma mort à ma pauvre femme, mais informez au plus tôt mes autres parents et ma bonne mère que son fils n'existe plus. »

Pauvres et bonnes sœurs de charité! vos récits ont fait couler bien des larmes. Quel martyr!.. Quelle tendresse de cœur! Quelle douceur envers la mort!... C'est qu'il avait le bonheur de la foi chrétienne et d'une conscience pure. Les détails de cette mort arrivèrent au camp français; un de ses camarades, M. de Loverdo, écrivait : « Il est mort à l'hôpital du fort du Nord, entouré de soins affectueux qui auront peut-être adouci ses derniers moments, et c'était justice, car je me rappelle les soins qu'il avait pris après la bataille de l'Alma pour faire relever plusieurs canonniers russes que nos boulets avaient mutilés. »

Un autre officier, devenu Avallonnais par son mariage, M. d'Anthès, chef de bataillon de la Garde, qui, comme nos compatriotes, le brave commandant Mallet et le jeune et intrépide Moequot, devait aussi bientôt mourir au champ d'honneur, écrivait en outre : « M. de Crécy avait su s'attirer l'estime et l'intérêt de tous les officiers russes de la garnison de Sébastopol. Il est mort avec toute sa connaissance et avec un courage et une résignation qui ont fait leur admiration. Un grand nombre d'entre eux

l'ont accompagné à la dernière demeure ; à défaut d'un prêtre catholique, un prêtre du rite grec l'a assisté à ses derniers moments. »

Si les témoignages d'estime et d'intérêt donnés à la mémoire de Charles de Crécy pouvaient adoucir la douleur de ceux qui lui survivent, elle le serait surtout par cette lettre du général en chef Canrobert, adressée à un ami de sa famille :

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me demander de solliciter l'échange de M. le capitaine de Crécy. Je regrette d'avoir à vous faire une triste réponse. Vous devez avoir connaissance de la perte que l'armée a faite. M. de Crécy a succombé à ses blessures ; j'ai appris cette mort avec douleur. M. de Crécy était un noble et brave officier que tout son régiment appréciait et aimait. Il est tombé glorieusement, et si quelque chose peut adoucir pour sa famille et ses amis la douleur de cette perte cruelle, c'est le souvenir des belles vertus militaires qui distinguaient le malheureux capitaine. »

Mais ces lettres, peut-être loin de consoler ne font que plus vivement sentir toute l'étendue de la perte cruelle qu'on a faite. Les douleurs profondes n'ont d'autres adoucissements que le temps et l'espérance de retrouver un jour et pour toujours celui qu'on a pleuré.

Cependant, n'est-il pas des réflexions qui peuvent préparer, hâter l'heure de la résignation ? Combien d'hommes meurent tout entiers sans rien laisser après eux ! Charles de Crécy vit en quelque sorte dans ces nombreuses lettres si pleines d'intérêt et si touchantes, dans ses pensées, ses observations, ses sentiments, conservés chaque jour ; on peut s'entretenir avec la plus noble partie de lui-même ; il semble qu'il ne soit qu'absent.

Nous ne sommes tous ici-bas que pour un temps ; la

mort peut venir dans une vieillesse qui vous fait survivre à vous-même, après une longue maladie qui vous rend méconnaissable et à charge à vous-même et aux autres ; ne vaut-il pas mieux mourir après de belles actions sur un champ de bataille ? Charles de Crécy restera toujours dans le cœur et le souvenir de ses amis avec cette belle et douce figure qui gagnait toutes les sympathies, avec sa chaleur d'âme, ses sentiments nobles et tendres, sa bravoure chevaleresque, et lorsqu'ils arriveront au terme de leur carrière, plus d'un enviera sa mort héroïque.

C'est une triste chose pour mourir que d'avoir traîné une vie inutile : Charles de Crécy a rempli sa tâche, et sa mort a été aussi utile à son pays que sa vie, plus utile peut-être. Dans une guerre qui, par l'acharnement d'une lutte gigantesque, pouvait dégénérer en férocités indignes de peuples civilisés et chrétiens, n'est-ce rien que des morts qui font l'admiration des ennemis et leur arrachent des larmes ? Nous combattons des adversaires formidables, mais qui nous comprennent et nous honorent ; cet officier russe qui voulait être l'ami de Charles de Crécy pour toujours, ces sœurs de charité de Sébastopol, formées à l'instar de nos admirables filles de Saint-Vincent-de-Paul, ont parlé à Charles de Crécy la langue de son pays ; ce ministre de la guerre, ces femmes au noble cœur qui se sont intéressées si vivement au pauvre blessé, parlent et écrivent le plus pur français, n'ont-ils rien pris de nous que notre langue ? Toute cette société d'élite ne s'est-elle pas imprégnée avec elle d'idées, de sentiments français ? Le courage, l'humanité dont les Russes font preuve dans cette grande lutte, ont été accrus peut être par le désir de nous prouver qu'ils sont civilisés comme nous et par nous. Des morts comme celles de Charles de Crécy sont-elles inutiles à la France, dans ce vaste empire où nous n'aurons pas toujours des ennemis ? Sont-elles inuti-

les en France pour calmer des préventions et des haines aveugles ?

De pareilles morts, qui excitent tant d'intérêt et sont l'occasion de si bons sentiments, commencent la paix dans les âmes avant qu'elle se fasse dans les traités. La France doit pleurer les braves qui succombent, mais elle doit en être fière, car ils font triompher la France, même dans les malheurs ; ils font les plus belles conquêtes, les plus durables : celles des cœurs et des âmes.

RAUDOT.

Ancien représentant de l'Yonne.

Avallon, 1856.
